

# La gauche révolutionnaire québécoise (1970-1980): La libération des femmes au sein du discours socialiste

ALEXANDRE PAQUET

## Introduction: L'égalité pour tous ou presque...

À la suite de la Crise d'octobre et à l'effritement du Front de libération du Québec (FLQ), il aurait été possible de croire que l'extrême gauche ait disparue au Québec. Pourtant, de nombreux groupes socialistes au sens large ont continué d'occuper une place dans la vie intellectuelle québécoise. Dans un contexte international de libération et de mouvements anticolonialistes où des révolutions socialistes renversent les autorités en place et où le marxisme chinois gagne en importance sur la scène internationale, il n'est peut-être pas si étonnant de voir un mouvement révolutionnaire faire sa place même au Québec.

À cette même époque, le féminisme est en plein essor un peu partout dans le monde occidental et le Québec n'y fait pas exception. L'émancipation des femmes est au cœur des discussions dans le monde intellectuel et le féminisme éclate en de nombreux féminismes qui se distinguent dans leur analyse de l'oppression des femmes. Le socialisme ayant dès son origine mis au cœur de ses revendications l'égalité des classes, il serait possible de croire que l'égalité entre les sexes ait elle aussi obtenue une place privilégiée au sein du discours socialiste. Il n'en fut rien. Malgré la participation active des femmes au sein des mouvements révolutionnaires de gauche, la libération des femmes ne fut jamais rien d'autre qu'une préoccupation secondaire à la lutte de classes et au projet révolutionnaire pour tous.

Considérant l'émergence du socialisme et du féminisme au Québec dans la deuxième moitié du 20<sup>e</sup> siècle, il semble intéressant d'analyser le discours socialiste des années 1970 afin de situer la lutte pour l'émancipation des femmes au sein du socialisme québécois. Du début des années 1970, avec

l'échec du FLQ, au début des années 1980, lorsque les mouvements révolutionnaires commencent à s'effriter pour de bon, où se situe la libération des femmes dans le discours socialiste révolutionnaire au Québec?

L'analyse du discours socialiste des années 1970 demande inévitablement la consultation de nombreux documents primaires parmi lesquels figurent des périodiques et diverses publications socialistes, des manifestes, des ouvrages académiques et autres écrits de l'époque. L'approche consiste donc à passer en revue ces écrits socialistes pour en sortir les principaux thèmes qui s'en dégagent tout en accordant une attention particulière au discours relatif à la libération des femmes. Des sources secondaires viennent aussi s'ajouter afin d'effectuer dans un premier temps une mise en contexte et de procurer des analyses déjà parues des différents mouvements socialistes révolutionnaires au Québec dans un second.

À ce titre, bien que l'historiographie de la gauche québécoise porte souvent son attention avec raison sur le Front de libération du Québec et le mouvement d'indépendance, certains auteurs se distinguent en accordant une importance à l'histoire intellectuelle de la gauche dans son sens plus large. Des ouvrages comme *The Empire Within* de Sean Mills par exemple offre un aperçu fort pertinent pour cet essai de la pensée et de l'activisme politique qui domine au sein des années 1960 à Montréal, cœur des mouvements avant-gardistes au Québec. D'autre part, *Le paradigme rouge* de Pierre Milot aborde les années 1970 sous une perspective tout aussi intéressante en présentant les grands mouvements de l'avant-garde politico-littéraire québécoise. Mais l'ouvrage qui offre le panorama le plus détaillé de la gauche révolutionnaire québécoise est sans doute *Ils voulaient changer le monde* de Jean-Philippe Warren. En exposant les nombreuses réalités du militantisme marxiste-léniniste au Québec, cet ouvrage est incontournable pour notre analyse. Cependant, bien qu'il aborde plusieurs questions centrales, la réalité des femmes au sein de ces mouvements demeure en arrière-plan, sans attention particulière. En somme, l'historiographie existante offre des informations détaillées sur le fonctionnement des nombreux mouvements ainsi que sur leur rôle dans le paysage politique du Québec, mais aucun d'entre eux n'aborde spécifiquement

la question de la libération des femmes au sein du discours de la gauche révolutionnaire québécoise.

L'analyse qui suit cherche à démontrer que le socialisme révolutionnaire des années 1970 au Québec, bien que mettant de l'avant des prétentions égalitaires, subordonne la libération des femmes à une révolution socialiste globale. S'inspirant à la fois des mouvements socialistes et révolutionnaires de l'époque (Chine, Albanie, Cuba) et des théories fondatrices de Marx et Engels, il met à l'avant-scène la lutte des classes, en définitive la suprématie du prolétariat.

L'essai proposé présente d'abord le contexte historique de la gauche révolutionnaire québécoise au début des années 1970 suite à la Crise d'octobre et propose un bref aperçu des forces en présence sur l'arène socialiste. Il s'en suit un regard approfondi de la question de la libération des femmes et de l'analyse de leur oppression au sein du discours des différents acteurs de la gauche révolutionnaire. La dernière section met l'accent sur la subordination ou l'exclusion d'ordre général du discours féministe au sein des mouvements socialistes.

### Section 1: La gauche révolutionnaire au Québec après le FLQ

#### *Octobre 1970 et la révolution qui ne fut pas*

La fin d'une époque pour la gauche révolutionnaire québécoise survient en 1970 suite aux événements de la célèbre Crise d'octobre alors que le Front de Libération du Québec (FLQ), qui occupait à ce moment l'avant-scène du mouvement révolutionnaire au Québec, est « supprimé » pour ainsi dire et disparaît presque complètement du paysage révolutionnaire. Ceux qui affirmaient que « le Front de Libération du Québec [n'était] pas le messie, ni un Robin des bois des temps modernes »<sup>1</sup> sont arrêtés et exilés, mettant fin à toute tentative possible de révolution. Bien que le FLQ affirme ne pas être « un mouvement d'agression, mais la réponse à une agression, celle organisée par la haute finance par l'entremise des marionnettes des gouvernements

---

<sup>1</sup> FLQ, *Manifeste d'octobre 1970*, Montréal, Comeau & Nadeau, Marseille, Agone, 1999, p. 7.

fédéral et provincial »<sup>2</sup>, les événements d'octobre 1970 n'ont pas eu les effets espérés tandis que la population a vite fait de se distancer de ce mouvement révolutionnaire. De 1963 à 1970, le FLQ commet une centaine d'attentats de toutes sortes, que ce soient des bombes ou des vols de banque auxquels s'ajoutent évidemment les deux fameux enlèvements.<sup>3</sup> Le FLQ soutient que cette guerre de libération du peuple québécois se doit d'être violente et organisé et il revient au FLQ d'organiser cette violence. Afin d'abolir la propriété privé et les moyens de production et de mettre en place le socialisme espéré, la violence est nécessaire; en fait, « s'il n'y avait pas violence, il serait impossible de sortir vraiment du système capitaliste »<sup>4</sup>. En organisant la violence, le FLQ cherchait à créer par le seul pouvoir de la volonté les conditions nécessaires pour un soulèvement populaire.<sup>5</sup> Les événements d'octobre 1970 s'inscrivent dans une conjoncture internationale de contestation généralisée en Occident, une période de mutation profonde où il y a liquidation de l'héritage colonial ainsi que le rejet des valeurs traditionnelles.<sup>6</sup> La Crise d'octobre est la conclusion de cette période de contestation et d'agitation sociale, dues notamment au mécontentement de la population quant aux désillusions des réformes de la Révolution tranquille. Face à ces tensions, les gouvernements se préparaient à une lutte et Octobre 1970 leur a offert une belle occasion d'appliquer des mesures directes de répression à l'égard de la gauche nationaliste québécoise.<sup>7</sup> C'est donc une époque de gauche révolutionnaire qui prend fin avec la « mort » du FLQ suite aux événements de 1970. Cette gauche révolutionnaire ne s'éteint pourtant pas pour de bon malgré le dur coup subit par l'échec du FLQ. En fait, la gauche n'avait jamais été réellement unie et les années 1970 à 1980 vont permettre à

---

<sup>2</sup> *Ibid.*

<sup>3</sup> CARDIN, Jean-François, *Comprendre octobre 1970: le FLQ, la crise et le syndicalisme*, Montréal, Éditions du Méridien, 1990, p. 19.

<sup>4</sup> GAGNON, Charles, *Feu sur l'Amérique: écrits politiques*, Montréal, Lux, vol. 1, 2006, p. 22.

<sup>5</sup> MILLS, Sean, *The empire within: postcolonial thought and political activism in sixties Montreal*, Montreal, McGill-Queen's University Press, 2010, p. 176.

<sup>6</sup> CARDIN, Jean-François, *loc. cit.*, p. 56.

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 84.

d'autres groupes révolutionnaires d'occuper l'avant-scène de la gauche au Québec.

*Toujours vivants après le déluge*

Incontournable en raison de sa longévité au sein de la gauche au Canada, le Parti communiste (PC) fondé en 1921 demeure un acteur significatif dans les années 1970 bien qu'il n'est jamais été en mesure d'obtenir l'appui souhaité au Québec tout particulièrement. En raison des profondes crises politiques et idéologiques au sein du Parti communiste au niveau international dans les années 1940 et 1950, le Parti Communiste subi des pertes quantitatives, mais peut-être plus important encore, il est incapable de surmonter la crise de confiance à son égard. Par conséquent, il est possible d'observer un isolement croissant des communistes.<sup>8</sup> Au cours des années 1970, le Parti communiste au Québec s'intéresse de façon singulière à la question nationale et à la possibilité de l'indépendance du Québec. À ce sujet, on est catégorique; la classe ouvrière doit aborder le référendum sous sa propre bannière et s'affirmer en tant que classe indépendante sur l'échiquier politique. Il s'agit de passer d'une classe en soi vers une classe pour soi.<sup>9</sup> La seule certitude est que le socialisme remplacera le capitalisme. Le monde entier se dirige vers le socialisme et le Québec se trouve lui aussi au sein de ce mouvement. Selon le Parti communiste, il n'existe pas d'autre « aboutissement logique ».<sup>10</sup> Les membres du PC affirment que les communistes sont contre la sécession du Québec puisque celle-ci engendrerait des difficultés supplémentaires aux travailleurs des deux nations (canadiennes et québécoises) et affaiblirait leur unité contre leurs ennemis communs, c'est-à-dire le capital monopoliste canadien et l'impérialisme américain.<sup>11</sup> Bien que les communistes

---

<sup>8</sup> COMEAU, Robert et DIONNE, Bernard, *Les communistes au Québec, 1936-1956: sur le Parti communiste du Canada, Parti ouvrier-progressiste*, Montréal, Presses de l'Unité, 1980, p. 32.

<sup>9</sup> DESAUTELES, Guy, « Préface », dans DESAUTELES, Guy et al., *Pour l'autodétermination du Québec: plaidoyer marxiste*, Montréal, Éditions Nouvelles frontières, 1978, p. 10.

<sup>10</sup> *Ibid.*, p. 13.

<sup>11</sup> FUYET, Hervé, « Droit à l'autodétermination », dans DESAUTELES, Guy et al., *Pour l'autodétermination du Québec: plaidoyer marxiste*, Montréal, Éditions Nouvelles frontières, 1978, p. 44.

reconnaissent le droit à l'autodétermination nationale, qu'ils considèrent comme une exigence démocratique, tout somme le droit de décider comment les aspirations nationales doivent être satisfaites et le droit à l'indépendance dans le sens politique, ils placent en avant de tout l'alliance de classe de toutes les nations.<sup>12</sup> Adressant à maintes reprises la question nationale du Québec, le Parti communiste poursuit dans la même voie que celle de la tradition communiste héritée de l'Union soviétique en faisant la promotion de l'unité de la classe ouvrière non seulement au Canada, mais également à l'échelle internationale.

En réaction aux communistes orthodoxes qui s'inscrivent dans la tradition soviétique, un nouveau mouvement prend de plus en plus d'ampleur au Québec à la fin des années 1960 et au début des années 1970. Il s'agit du mouvement maoïste, ou marxiste-léniniste, qui tire ses influences idéologiques principalement, comme son nom l'indique, de Mao Zedong, mais également d'un communisme plus « pur » en proposant un retour aux sources du marxisme en se rappropriant la pensée de Marx et de Lénine. Les maoïstes soutiennent que le prolétariat sert de moteur à la lutte pour le socialisme et que seul un parti d'avant-garde peut en être le guide afin de mettre sur pieds une véritable dictature du prolétariat. La Chine et l'Albanie étant reconnus comme les seuls véritables pays socialistes, il s'agit également d'adopter la position chinoise en ce qui concerne la politique internationale, reconnaissant l'URSS et les États-Unis comme des pays impérialistes. Ils dénoncent l'évolution de la pensée révolutionnaire au sein du Parti communiste et affirment que l'échec de la révolution prolétarienne est dû au révisionnisme, source ultime du mal.<sup>13</sup> Le mouvement gagne en importance et il est intéressant de voir apparaître parmi ses adhérents un certain Charles Gagnon, ancien membre du FLQ qui change de voie en s'impliquant activement au sein du courant maoïste. Il participe à la fondation du groupe *En Lutte!* en automne

---

<sup>12</sup> KASHTAN, William « Position de principe », dans DESAUTELS, Guy et al., *Pour l'autodétermination du Québec: plaidoyer marxiste*, Montréal, Éditions Nouvelles frontières, 1978, p. 25.

<sup>13</sup> WARREN, Jean-Philippe, *Ils voulaient changer le monde: le militantisme marxiste-léniniste au Québec*, Montréal, VLB, 2007, p. 19.

1972, marquant une rupture fondamentale avec l'ancienne tradition du socialisme et de l'indépendance.<sup>14</sup> Il y a dans *En Lutte!* un rejet de la social-démocratie (régime petit-bourgeois), du gradualisme (opportunisme petit-bourgeois), du nationalisme (idéologie petit-bourgeois), de l'intellectualisme (déformation petit-bourgeois), du syndicalisme (moyen de pression petit-bourgeois) et d'à peu près toute opinion ou posture conciliatrice.<sup>15</sup> Charles Gagnon affirme que la direction de la lutte de libération, que ce soit en matière d'indépendance ou de socialisme, ne peut être menée que par la classe ouvrière avec à sa tête un parti ouvrier révolutionnaire.<sup>16</sup> À l'avant-garde du mouvement ouvrier, le parti prolétarien est l'organisation de direction de la lutte de classe du prolétariat dont les objectifs doivent absolument être déterminés par les intérêts de masses.<sup>17</sup> Bien que le mouvement maoïste connaîtra un essor remarquable parmi la gauche révolutionnaire québécoise, son moment de gloire sera de courte durée. Il y a d'abord eu un moment de grande espérance suivi d'une période de consolidation et de lutte pour la légitimité symbolique, puis une période de crise avant que ne disparaisse tout.<sup>18</sup> Néanmoins, l'impact idéologique du courant maoïste sur la gauche révolutionnaire au Québec est indéniable et se doit d'être pris en considération dans l'analyse de cette période.

Au-delà des communistes orthodoxes de l'ancienne garde et des mouvements maoïstes émergents se trouvent des groupes socialistes alternatifs qui cherchent à prendre leur place sur la scène intellectuelle québécoise. Parmi ceux-ci, deux groupes se démarquent par leur engagement respectif au sein de la gauche révolutionnaire et leur coopération dans l'élaboration d'un projet socialiste pour le Québec. Dans un premier temps, la Ligue socialiste ouvrière (LSO) identifie la crise économique mondiale de 1974-75 comme une crise profonde du capitalisme en affirmant qu'à l'avenir, les reprises seront toujours plus courtes et superficielles, tandis que les récessions seront quant à elles plus

---

<sup>14</sup> *Ibid.*, p. 86.

<sup>15</sup> *Ibid.*, p. 88.

<sup>16</sup> GAGNON, Charles, *Feu sur l'Amérique: écrits politiques*, Montréal, Lux, vol. 2, 2006, p. 12.

<sup>17</sup> *Ibid.*, p. 23.

<sup>18</sup> WARREN, Jean-Philippe, *loc. cit.*, p. 185.

fréquentes et plus longues. En cherchant à être sans cesse plus concurrentiel, les bourgeois de tous les pays dans le monde réduisent les revenus de la classe ouvrière, créant une intensification de la lutte des classes. À cette crise, il n'y a que deux alternatives possibles, le socialisme ou la barbarie, le socialisme ou l'annihilation nucléaire.<sup>19</sup> C'est dans cette perspective que le Groupe marxiste révolutionnaire (GMR) met lui aussi de l'avant une société nouvelle sans exploitation ni oppression, une société fondée sur l'égalité, la coopération et la satisfaction des besoins de tous, en définitive, une société sans classes. Ils s'affirment contre l'idéologie dominante qui étouffe la capacité de voir et de penser, de jouir, d'aimer, etc. À cet égard, « les mensonges de la société du capital sont innombrables. »<sup>20</sup> L'oppression de la classe ouvrière par les forces impérialistes qui se partagent les richesses se propage telle « une immense toile d'araignée gluante [qui] étouffe le Québec. »<sup>21</sup> La LSO et le GMR s'inspirent principalement des écrits de Marx, Engels et Lénine pour mettre de l'avant leur analyse des réalités économiques et sociales des années 1970, tout en ouvrant certaines portes que ni les communistes ni les maoïstes ne semblent prêts à ouvrir. Ils forment d'une certaine façon une alternative socialiste qui cherche à aller au-delà de la simple tradition socialiste en proposant un projet qu'ils veulent plus progressiste que ceux des autres gauches révolutionnaires.

## Section 2: Le cadre analytique marxiste de l'oppression des femmes

### *Inclure les luttes féministes aux visées révolutionnaires*

Qu'il s'agisse d'une simple préoccupation secondaire ou d'un souci fondamental, le discours de la lutte pour la libération des femmes se taille une place au sein de la gauche révolutionnaire québécoise. Les mouvements de femmes sont en pleine expansion depuis les années 1960 un peu partout en Occident et le Québec n'y fait pas exception. Il n'est donc pas surprenant de

---

<sup>19</sup> Ligue socialiste ouvrière et Groupe marxiste révolutionnaire, *Socialisme et libération nationale: la lutte contre l'État canadien*, Montréal, Éditions d'avant-garde, 1978, p. 20-23.

<sup>20</sup> Groupe marxiste révolutionnaire, *Pour la république des travailleurs du Québec: manifeste du Groupe marxiste révolutionnaire, section sympathisante de la quatrième Internationale*, Montréal, le Groupe, 1976 (Saint-Lambert, Payette & Simms), p. 10.

<sup>21</sup> *Ibid.*, p. 38.



voir émerger le discours féministe au sein de la gauche. Mais de façon traditionnelle, les mouvements de gauche, bien que revendiquant une égalité de classe pour tous, se sont peu intéressés aux luttes féministes. Néanmoins, l'essor du féminisme et des revendications des femmes ne peuvent laisser indifférents. Des mobilisations de femmes telles que « Québécoises deboutte! », le 28 novembre 1969<sup>22</sup>, alors que femmes anglophones, francophones, de gauche, de droite se mettent ensemble, démontre l'ampleur des mouvements de femmes à l'époque. Les conditions de vie des femmes se transforment rapidement et en face de la discrimination persistante, les femmes font des demandes de plus en plus grandes. La libération des femmes s'inscrit progressivement dans un mouvement fondé sur la classe ouvrière où pour mettre un terme à l'oppression des femmes, la lutte doit être à la fois féministe et socialiste.<sup>23</sup>

Alors que la question des luttes féministes est absentes du discours des communistes puisque entièrement consumée par la lutte plus englobante de la classe ouvrière, les maoïstes encourage ouvertement l'engagement des femmes, mais à condition que celui-ci soit récupéré dans la lutte prolétarienne. À ce chapitre, ils secondarisent les luttes entreprises pour le droit au travail, l'équité salariale et l'avortement par exemple et ne reconnaissent pas que les femmes doivent opérer selon une dynamique qui leur est propre.<sup>24</sup> Au sein du mouvement maoïste, les revendications féministes vont être au centre de conflits internes, les femmes s'offusquant d'être limitées à la « cuisine » des organisations. Parce que bien qu'elles forment notamment près de la moitié des membres de *En Lutte!*, elles se font de plus en plus rares au sommet de la hiérarchie.<sup>25</sup> Le problème se trouve au cœur de la pensée maoïste qui perçoit le féminisme comme un phénomène émanant de la bourgeoisie et rejette ainsi « l'illusion des réformes égalitaires ».<sup>26</sup> Selon les maoïstes, tout comme les communistes d'ailleurs, le patriarcat naît du capitalisme. Il est donc

---

<sup>22</sup> MILLS, Sean, *loc. cit.*, p. 119.

<sup>23</sup> *Ibid.*, p. 124-125.

<sup>24</sup> WARREN, Jean-Philippe, *loc. cit.*, p. 107.

<sup>25</sup> *Ibid.*, p. 104.

<sup>26</sup> *Ibid.*, p. 105.

inacceptable de se rabattre sur une égalité libérale. L'émancipation des femmes ne peut que se réaliser si elles rejoignent leurs frères de classe et s'unissent à eux dans le combat pour l'abolition des arbitraires phallogocratiques.<sup>27</sup> C'est dire que malgré un certain encouragement de la participation des femmes, le mouvement maoïste s'oppose à mettre au cœur de ses préoccupations la libération des femmes et propose plutôt une forme de militantisme où les aspirations, les revendications, les tâches et les émotions des femmes demeurent absentes et secondaires à la lutte pour l'instauration de la dictature du prolétariat.

Comme mentionné précédemment, la question de la libération des femmes est presque complètement absente du discours communiste. Néanmoins, il y a possibilité de coopération avec les féministes qui luttent contre la domination masculine.<sup>28</sup> On reconnaît que la discrimination fait partie intégrante du système capitaliste et qu'elle ne possède aucun fondement biologique. De plus, l'unité des hommes et des femmes de la classe ouvrière est essentielle pour faire disparaître le capitalisme. Les revendications vont dans l'ordre des meilleures « conditions de travail dans l'industrie publique et des devoirs familiaux plus équitables ».<sup>29</sup> Les communistes rappellent l'importance de promouvoir une attaque globale contre toute forme d'inégalité, notamment dans le but d'exposer le double fardeau d'oppression des femmes, tout en incluant la lutte pour l'égalité féminine à celle pour la paix.<sup>30</sup> Au sein du discours communiste, même s'il y a possibilité de conciliation avec les revendications féministes, celles-ci sont entièrement subordonnées au combat de la classe ouvrière. La libération des femmes est possible uniquement à travers le communisme.

Considérant la froideur des communistes et des maoïstes quant à l'adoption d'une perspective proprement féministe, il n'est peut-être pas surprenant de constater que la libération des femmes va trouver preneur au

---

<sup>27</sup> *Ibid.*

<sup>28</sup> WALSH, Jeannette, « Un point de vue communiste sur la question féminine », *Le Communiste*, Montréal, Parti communiste du Québec, vol. 1, no 2, 1979, p. 34.

<sup>29</sup> *Ibid.*, p. 38.

<sup>30</sup> ZAGLADINE, V., *Le mouvement communiste international*, Éditions du Progrès, Moscou, 1978, Fr., p. 411.

sein du discours des groupes et organisations de gauches alternatifs à ces deux mouvements. C'est ainsi que la LSO soutient que le mouvement féministe est l'une des composantes les plus importantes de la radicalisation qui s'opère au Québec depuis les années 1960. Au-delà d'une préoccupation secondaire, on affirme que les femmes sont les plus affectées par les attaques du gouvernement envers la classe ouvrière. En faisant du droit des femmes à l'avortement la question centrale de sa lutte, la LSO souligne l'importance pour les révolutionnaires de prendre part à la lutte du mouvement féministe.<sup>31</sup> Tout comme la LSO, le GMR lie les intérêts et objectifs des femmes à ceux de l'ensemble de la classe ouvrière tout en encourageant leur participation croissante à la vie politique et syndicale. Ils suggèrent un processus extrêmement conscient de révolution puisque seule la révolution socialiste peut mettre en place les conditions objectives nécessaires à l'égalité réelle entre hommes et femmes.<sup>32</sup> Si pour les communistes et les maoïstes l'inégalité entre les sexes naît du capitalisme, le GMR affirme plutôt que le patriarcat est antérieur au capitalisme et remonte à l'apparition d'un surplus social dans les sociétés primitives, à son accaparement par des couches privilégiées et à la propriété privée.<sup>33</sup> L'analyse de l'origine du patriarcat du GMR repose sur une première division du travail qui s'effectue au sein des sociétés primitives en raison des différences biologiques, plus particulièrement en ce qui a trait à la maternité et surtout l'absence de contrôle de celle-ci, et pour le bien de la communauté.

C'est le passage d'une société primitive, donc sans classes, à une société de classes tout en conservant ces modalités de division du travail selon les sexes qui crée une dépendance des femmes envers la cellule privée de la famille. L'appropriation des moyens de production par les classes dominantes et le patrimoine privé qui en découle sont au cœur de l'oppression des classes ouvrières et plus spécifiquement des femmes. En tenant compte d'une telle interprétation de l'origine de l'oppression spécifique des femmes, les classes dominées sont absentes de cette exploitation. C'est pourquoi la suppression de

---

<sup>31</sup> Ligue socialiste ouvrière et Groupe marxiste révolutionnaire, *loc. cit.*, p. 36-37.

<sup>32</sup> Groupe marxiste révolutionnaire, *loc. cit.*, p. 55.

<sup>33</sup> *Ibid.*, p. 56.

cette oppression exige l'abolition des intérêts de classe qui forment l'obstacle principal à la réalisation de la libération des femmes.<sup>34</sup>

Pour le GMR, cette libération passe inévitablement par trois moments historiquement indissociables mais qui gardent tout de même une certaine autonomie. En premier lieu, le développement d'un mouvement autonome de femmes s'intégrant de plus en plus dans les luttes de l'ensemble de la classe ouvrière et des masses populaire. En second lieu, la prise en charge par l'ensemble des mouvements ouvriers et populaires de la lutte contre la surexploitation et l'oppression spécifique des femmes, parmi laquelle figure la lutte contre les relations sexistes au sein même de la classe ouvrière. Finalement, le travail autonome de l'organisation marxiste révolutionnaire, qui, par sa propagande, son programme, ses propositions d'action et son implantation à la fois dans le MAF et dans le mouvement ouvrier, doit faire accepter par l'ensemble des travailleurs et des travailleuses l'unique perspective historique : « pas de libération des femmes sans révolution socialiste, pas de socialisme sans libération des femmes ».<sup>35</sup> La LSO et le GMR affirme au sein d'un discours socialiste révolutionnaire que non seulement la libération des femmes n'est en rien une lutte subordonnée à la lutte des classes, mais qu'il s'agit en fait d'une précondition indispensable à la révolution socialiste. La libération des femmes demeure impossible sans révolution socialiste préalable puisque la révolution socialiste crée les conditions objectives et subjectives nécessaires, mais celles-ci restent toujours insuffisantes.<sup>36</sup> Il y a donc nécessité d'un mouvement spécifiquement féministe qui s'inscrive à la fois de façon autonome et complémentaire au mouvement socialiste.

*Friedrich Engels, l'origine de la famille et la double oppression des femmes*

Si les discours de la gauche révolutionnaire québécoise varient considérablement quant à leur engagement à inclure la lutte de la libération des femmes au sein de leurs priorités, leur analyse de l'oppression des femmes est sensiblement homogène. Il n'y a pas à proprement parler de grandes

---

<sup>34</sup> *Ibid.*

<sup>35</sup> Ligue socialiste ouvrière et Groupe marxiste révolutionnaire, *loc. cit.*, p. 103.

<sup>36</sup> *Ibid.*

innovations dans les interprétations de cette oppression au sein de la gauche et plus souvent qu'autrement, on s'en remet à l'auteur qui a le plus discuté de l'exploitation des femmes parmi les penseurs socialistes les plus reconnus, Friedrich Engels dans *L'origine de la famille, de la propriété privée et de l'état*. Le discours d'Engels, selon lequel la famille en tant qu'institution est fondée sur l'esclavage domestique de la femme, est constamment repris par les socialistes québécois. L'homme en tant que soutien de famille détient l'autorité souveraine; il est dans la famille le bourgeois et la femme, le prolétaire.<sup>37</sup> Pour Engels, comme pour les groupes révolutionnaires du Québec des années 1970, l'affranchissement de la femme passe par le socialisme.

Dans ce même ordre d'idées, le GMR affirme que la société capitaliste a lié oppression et surexploitation des femmes et que malgré certains changements mineurs, la famille demeure le seul havre d'affection pour la femme et les enfants. En échange de services domestiques, la femme trouve une sécurité sociale au sein du mariage. Appliquant l'analyse d'Engels au temps présent, ils soutiennent que l'idéologie dominante essaie par tous les moyens de valoriser la famille puisque celle-ci sert le système capitaliste. En faisant effectuer gratuitement par les femmes les services sociaux indispensables à l'entretien et à la reproduction de la force de travail, la famille reste un rouage important dans la reproduction de l'ordre bourgeois.<sup>38</sup> D'autre part, c'est également au sein de la famille que les enfants découvrent la division des tâches entre les sexes par un processus d'intériorisation où ils apprennent à se soumettre à l'ordre social fondé sur la propriété privée et l'autorité suprême de l'État. Le GMR reprend ainsi le cadre d'analyse d'Engels en critiquant férocement l'institution de la famille qui figure au centre de l'exploitation des femmes par la bourgeoisie au sein du système capitaliste.

Le discours socialiste de l'oppression des femmes ne se manifeste pas uniquement au sein de partis ou d'organisations politiques; il est également présent dans quelques revues qui font leur place sur la scène intellectuelle québécoise dans les années 1970. Parmi celles-ci, c'est sans doute *Chroniques*

---

<sup>37</sup> ENGELS, Friedrich, *L'origine de la famille, de la propriété privée et de l'état*, Paris, Editions sociales, 1983, p. 152.

<sup>38</sup> Groupe marxiste révolutionnaire, *loc. cit.*, p. 53.

qui accorde le plus grand espace aux enjeux féministes. D'ailleurs, dès le deuxième numéro de la revue en février 1975, le thème est la libération des femmes et un texte de Madeleine Gagnon et de Thérèse Arbic introduit les lecteurs aux interprétations marxistes de l'oppression et l'exploitation spécifiques des femmes. Les auteures soulignent le lien entre la discrimination sexuelle et l'exploitation capitaliste, définissant cette dernière comme « une minorité qui possède les moyens de production et qui retire une plus-value d'une majorité qui doit vendre sa force de travail pour un salaire ».<sup>39</sup> Elles mentionnent d'emblée que les hommes comme les femmes se retrouvent dans cette contradiction du capitalisme, cependant les femmes vivent cette contradiction de façon différente et il est important de reconnaître cette différence. Reprenant les mots de Engels lui-même en affirmant que « la monogamie est née de la concentration des richesses importantes dans une même main – la main de l'homme – et du désir de léguer ces richesses aux enfants de cet homme, et d'aucun autre »<sup>40</sup>, elles soulignent également que les activités de l'homme ont monté en valeur historiquement, tandis que celle de la femme ont baissé. C'est donc dire que bien que les hommes et les femmes sont également exploités au sein du système capitaliste en tant que membres de la classe ouvrière, il existe une différence considérable dans le niveau d'exploitation pour les deux sexes, les femmes étant aussi exploitées au sein de la famille peu importe les considérations de classe.

Conservant toujours en arrière-plan cette interprétation de l'oppression et de l'exploitation des femmes au sein du système capitaliste, la LSO identifie la nécessité des femmes à lutter dans un mouvement pour une libération totale. Des revendications concrètes comme le contrôle total de leur corps, des mesures spéciales pour assurer leurs droits complets à l'éducation, les libérer des responsabilités traditionnelles envers les enfants et l'égalité complète au travail<sup>41</sup> relève majoritairement d'une compréhension marxiste de

---

<sup>39</sup> GAGNON, Madeleine et ARBIC, Thérèse, « Libération de la femme et lutte des classes », dans *Chroniques*, Montréal, s.n., no 1, février 1975, p. 3.

<sup>40</sup> *Ibid.*, p. 5.

<sup>41</sup> Ligue socialiste ouvrière, *Socialisme et libération de la femme*, Montréal, Éditions d'Avant-garde, 1971, p. 8-9.

l'oppression des femmes et du rôle que joue la famille dans cette oppression. Mais la LSO va encore plus loin que la position marxiste habituelle et souligne non seulement l'importance d'inclure toutes les femmes sans considérations d'allégeance politique, d'expériences ou de classes, mais en définitive la liberté de ces femmes d'adopter ou non un programme marxiste ou autre.<sup>42</sup> Toutes les femmes sont victimes de cette oppression et elles ont le droit de voter, le droit d'obtenir un salaire égal pour un travail égal, le droit à l'éducation supérieure et à leur carrière ainsi qu'au contrôle total des naissances. On y souligne aussi la nécessité de reconnaître que les hommes et les femmes ont des capacités mentales égales.<sup>43</sup> On n'oublie pas non plus de préciser que l'établissement d'une nouvelle société, une société socialiste, est néanmoins essentiel afin d'assurer aux femmes la liberté de choisir d'avoir des enfants, une prise en charge collective des responsabilités envers les enfants et la reconnaissance de la double oppression des femmes, c'est-à-dire en tant que femmes et en tant qu'ouvrières.<sup>44</sup> La LSO s'inspire des analyses d'Engels, mais ne se limite pas aux interprétations marxistes mises de l'avant par l'ensemble de la gauche révolutionnaire. Elle se permet d'innover en quelque sorte en soutenant la lutte de la libération des femmes en tant que mouvement possédant sa propre autonomie bien que la révolution socialiste demeure nécessaire afin d'éliminer tous les obstacles à l'oppression des femmes, ceux-ci s'inscrivant également et inévitablement au sein du système capitaliste.

Poursuivant dans le même ordre d'idées que l'interprétation d'Engels de l'exploitation des femmes au sein du capitalisme et plus spécifiquement au sein de l'institution de la famille monogame qui s'inscrit dans ce système, la gauche révolutionnaire soutient que la suppression de l'oppression des femmes exige l'abolition des intérêts de classe qui sont l'obstacle à la réalisation de la libération des femmes. En raison des conditions créées par le capitalisme, les femmes se retrouvent plus souvent qu'autrement dans des secteurs d'emploi qu'il est possible de qualifier de ghettos féminins où les

---

<sup>42</sup> *Ibid.*, p. 14.

<sup>43</sup> Ligue socialiste ouvrière, *Le Statut de la femme au Canada: mémoire soumis à la Commission royale d'enquête sur le statut de la femme*, Montréal, Lutte ouvrière, 1971, p. 4.

<sup>44</sup> *Ibid.*, p. 7-9.

salaires sont bas et le travail exigeant. En effet, la masse des femmes demeurent dans les ghettos de formation professionnelle féminine et malgré la modification des trajectoires scolaires, elles sont toujours limitées dans certaines professions libérales et postes d'administration.<sup>45</sup> Les femmes demeurent continuellement exclues des postes de direction et de haute administration.<sup>46</sup> Le GMR soulignent les multiples formes de divisions qui encouragent l'oppression des femmes et leur exclusion dans le milieu du travail et ce même au sein des organisations et mouvements militants. Dans le système capitaliste, même les hommes radicaux profitent de l'oppression des femmes, particulièrement en les laissant assumer les tâches domestiques qui doivent absolument être effectuées. La femme exploitée en tant que femme et en tant qu'ouvrière ne pourrait être plus claire. C'est pourquoi la libération des femmes, l'instauration de nouveaux rapports entre hommes et femmes, le remplacement de la famille par une autre forme d'organisation sociale sont toutes des tâches de la révolution socialiste.<sup>47</sup> La lutte sexuelle et la lutte des classes vont de pair, tout comme la reconnaissance de la fonction sociale de la maternité et l'abolition de suprématie mâle. L'oppression des femmes se fait à deux niveaux, en matière de production et de reproduction.<sup>48</sup>

Tout au long des années 1970 jusque dans les années 1980, les interprétations marxistes de l'oppression des femmes soulignent la négation du droit des femmes à travailler et à être indépendantes tandis que la plupart des emplois leur sont toujours fermés. Les revues marxistes-léninistes ne demeurent pas complètement silencieuses quant à la libération des femmes et soutiennent que leur fonction de reproduction n'étant pas reconnue comme fonction sociale, elles sont doublement exploitées en fonction d'une double journée de travail. On affirme non seulement que les conditions dans le milieu de travail se détériorent pour les femmes, mais également qu'il y a

---

<sup>45</sup> BERTHELOT, Michèle, « Débat: L'éducation », dans *Mouvement socialiste*, Montréal, Comité national d'information, vol. 4, no 5, octobre 1985, p. 9.

<sup>46</sup> Groupe marxiste révolutionnaire, *loc. cit.*, p. 56.

<sup>47</sup> *Ibid.*, p. 54-55.

<sup>48</sup> GAGNON, Madeleine, « Les Communistes américaines et la lutte des Femmes », dans *Chroniques*, Montréal, s.n., no 1, février 1975, p. 34-36.



recrudescence du chauvinisme mâle et d'autres idéologies réactionnaires.<sup>49</sup> On incite le rapprochement entre le mouvement des femmes et le mouvement ouvrier puisqu'il est impossible de séparer la question des femmes et celle de la lutte des classes. Toujours dans cette perspective marxiste-léniniste, ou maoïste, le véritable responsable de l'oppression des femmes demeure toutefois le système capitaliste et non le pouvoir mâle ou un patriarcat antérieur.<sup>50</sup> Bien que négligeable, cette ouverture du mouvement maoïste fait foi d'une acceptation plus globale des revendications des femmes au sein des mouvements de la gauche révolutionnaire québécoise.

#### *Chroniques et influences postmodernistes*

Si la gauche québécoise semble de façon générale peu ouverte aux nouvelles interprétations de l'oppression des femmes, il n'en demeure pas moins qu'il est tout de même possible de constater une certaine ouverture. À ce titre, la revue *Chroniques* offre une quantité intéressante d'analyses féministes qui s'intéressent à de nouveaux thèmes, allant ainsi au-delà des analyses de Engels et même marxistes en général de l'exploitation des femmes au sein du capitalisme et de la famille. Abordant le sujet de la fiction par exemple, Madeleine Gagnon souligne le besoin d'intégrer la parole des femmes pour remettre la fiction à sa place et affirme que le réalisme est évincé puisque la réalité du sexe n'est pas présente.<sup>51</sup> Afin de présenter une réelle intersexualité, l'autre sexe, féminin, doit être présent de toute évidence. Le concept de classe n'est pas absent de son interprétation, mais elle souligne que malgré la distinction entre femmes bourgeoises et femmes ouvrières, il doit à ce niveau y avoir une alliance selon les classes tout en accusant les féministes libérales de revendiquer dans un ordre social qu'elles ne veulent pas changer.<sup>52</sup> Toujours selon cette idée que la voix des femmes doit être présente, Claire Savary

---

<sup>49</sup> VAILLANCOURT, Myriam, « Le mouvement des femmes: en déclin ou en développement? », dans *Octobre*, Montréal, La Forge, no 10, printemps 1981, p. 3-7.

<sup>50</sup> *Ibid.*, p. 10-11.

<sup>51</sup> GAGNON, Madeleine, « Entre folie et vérité I », dans *Chroniques*, Montréal, s.n., no 10, octobre 1975, p. 37-39.

<sup>52</sup> *Ibid.*, p. 40.

précise que le fait d'écrire la femme est subjectif en soi.<sup>53</sup> La femme comme l'homme est sujet et il est important de ne pas perpétuer le mythe de la « femme mystérieuse ». Poursuivant dans sa critique de Lacan, elle mentionne que le désir de la femme est autre que celui de l'homme, elle ne gravite pas autour du pénis.<sup>54</sup> Cette imposition d'un langage masculin à la femme et par conséquent du désir du phallus, ne représente pas la femme en tant que sujet. C'est pourquoi la femme doit s'écrire et ne pas demeurer dans l'ombre.

Les questions du désir mais aussi du corps et de la sexualité commencent donc elles aussi à être abordées par les auteures de *Chroniques*. Dans une analyse de la pièce de théâtre *La Nef des sorcières*, Thérèse Arbic critique les représentations des femmes à travers plusieurs types féminins où un accent particulier est mis sur l'homosexualité, ce qui fait selon elle abstraction de la réalité concrète des rapports entre les sexes.<sup>55</sup> Analysant cette même pièce, Madeleine Gagnon y voit une oppression des femmes par des hommes de leur classe et l'exclusion de celles-ci d'une sexualité libre de partage.<sup>56</sup> Elle fait ainsi une critique des féministes radicales qui dissocient le sexuel de l'économie générale et se propose plutôt de refaire l'histoire autrement en incluant la lutte de classes, l'oppression des femmes, les victoires prolétariennes, les paroles et le corps des femmes. Allant encore plus loin dans son analyse de l'exploitation du corps des femmes, elle lie directement la montée du fascisme dans tous les pays de bourgeoisies monopolistes et la question du viol.<sup>57</sup> Selon elle, il s'agit d'une réaction due au fait que ce fascisme a plus de difficulté à assurer la reproduction du capital et le maintien de son pouvoir. Le fascisme mettant de l'avant une idéologie phallocrate qui crée chez les femmes un sentiment de culpabilité les poussant à se taire, ce

---

<sup>53</sup> SAVARY, Claire, « Quand Lacan manque la femme ou du manque de l'écriture féminine chez Lacan », dans *Chroniques*, Montréal, s.n., no 6-7, juin et juillet 1975, p. 90-92.

<sup>54</sup> *Ibid.*, p. 94.

<sup>55</sup> ARBIC, Thérèse, « Entre le littéraire et le théâtral, des femmes prises au piège », dans *Chroniques*, Montréal, s.n., No 16, avril 1976, p. 28-29.

<sup>56</sup> GAGNON, Madeleine, « D'une nef à l'autre », dans *Chroniques*, Montréal, s.n., No 16, avril 1976, p. 32.

<sup>57</sup> GAGNON, Madeleine, « Le viol », dans *Chroniques*, Montréal, s.n., no 22, octobre 1976, p. 67-68.

système fonctionne par la soumission et la violence contre les masses populaires. Condamner la « guerre des sexes » consiste selon Gagnon à inviter les femmes à la soumission. Le fascisme essaya par conséquent de prouver que la femme désire son oppression, elle est un Non-Sujet d'une histoire phallograte.<sup>58</sup> La demande de soumission de la fille en est une de jouissance de l'homme dont le désir place le sujet, la fille, dans un rapport d'objet. À ce problème grandissant, elle suggère de procéder à une relocalisation de la jouissance de jeu et d'amour. « Cette contradiction spécifique entre le non-désir, pour les femmes, de l'oppression et de la violence et la demande de jouissance/reconnaissance dans la soumission, constitue le noyau de la lutte spécifique des femmes. »<sup>59</sup>

S'il est possible de voir dans ces textes de nouvelles perspectives quant à l'analyse de l'oppression des femmes et des nouveaux champs d'intérêts, il n'en demeure pas moins que la lutte des classes est toujours une préoccupation centrale. À ce chapitre, Réjean Jacques rapporte les propos de Virginia Wolfe destinés aux républicains espagnols de l'époque. Celle-ci soutient que les femmes combattent le même ennemi, le fascisme, pour les mêmes raisons et qu'elles ont lutté « contre la tyrannie du patriarcat comme [ils luttent] contre la tyrannie fasciste ». <sup>60</sup> L'oppression des femmes se fait par le pouvoir sexuel, politique et économique. L'histoire de l'humanité est celle de l'homme affirme-t-elle et il est grand temps de dire qu'elle est aussi celle de la femme. D'autre part, elle mentionne que le monde est divisé en classes et en sexes et qu'un monde divisé est un monde injuste.<sup>61</sup> Le fascisme s'est ainsi construit historiquement dans l'ordre phallogratique. Mais pour Madeleine Gagnon, la saisie de l'aliénation ne donne pas nécessairement les moyens de lutte adéquats comme le démontre l'exclusion séculaire des femmes du monde du savoir et de l'action.<sup>62</sup> C'est pourquoi elle affirme que la révision de la

---

<sup>58</sup> *Ibid.*, p. 70-71.

<sup>59</sup> *Ibid.*, p. 75.

<sup>60</sup> JACQUES, Réjean, « Le retour du féminin », dans *Chroniques*, Montréal, s.n., no 13, janvier 1976, p. 69.

<sup>61</sup> *Ibid.*

<sup>62</sup> GAGNON, Madeleine, « Entre folie et vérité III », dans *Chroniques*, Montréal, s.n., no 12, décembre 1975, p. 32.

forme du matérialisme d'Engels est une exigence du marxisme d'aujourd'hui. Elle cite Lénine comme suit: « Engels affirmait que le matérialisme devait se modifier à chaque découverte décisive dans le monde des sciences de la nature. »<sup>63</sup> Elle cherche ainsi à justifier l'élargissement du matérialisme dialectique par les découvertes féministes, car l'inégalité entre le sexe est selon elle la première contradiction antagoniste. Par ces articles « audacieux » à certains égards en matière de conceptualisation marxiste, la revue *Chroniques* propose de nouvelles analyses de la réalité de l'oppression des femmes qui bien qu'elle s'inscrive inévitablement dans une perspective de lutte des classes, accorde une importance singulière aux nouveaux thèmes qui émergent du postmodernisme. Les auteures essaient de réinterpréter plusieurs « découvertes » postmodernistes afin de les adapter à leur analyse de la lutte des classes et de l'oppression des femmes qui s'y opère. Ces nouvelles voies semblent à priori très encourageantes en ce qui concerne le discours de la libération des femmes, mais elles ne font certainement pas l'unanimité parmi tous les mouvements de gauche au Québec.

### Section 3: Le discours invisible

#### *Suprématie de la lutte des classes*

Il est vrai que *Chroniques* propose de nouvelles perspectives et ouvre de nouvelles portes, mais ses analyses s'inscrivent d'abord et avant tout dans une logique de lutte des classes puisque la priorité double de la lutte de la revue consiste à dénoncer tout ce qui renforce l'idéologie dominante et à renforcer tout ce qui attaque l'idéologie dominante.<sup>64</sup> La loi de l'exploitation capitaliste est toujours centrale: une minorité qui possède les moyens de production et qui retire une plus-value d'une majorité qui doit vendre sa force de travail pour un salaire. À ce sujet, Madeleine Gagnon est catégorique lorsqu'elle affirme que l'absence d'une critique de la société capitaliste dénote

---

<sup>63</sup> *Ibid.*, p. 35.

<sup>64</sup> MILOT, Pierre, *Le paradigme rouge: l'avant-garde politico-littéraire des années 70*, Candiak, Québec, Éditions Balzac, 1992, p. 217.

de la fascisation des structures sociales.<sup>65</sup> La bourgeoisie au service de l'impérialisme entretient une confusion idéologique d'où l'importance d'une critique dans une perspective de classes.

Dans ce même ordre d'idées, on affirme dans une édition spéciale de la revue *Mobilisation* que le caractère fondamental de la lutte est l'opposition entre la bourgeoisie et le prolétariat et que l'objectif stratégique de la classe ouvrière est la lutte pour le socialisme. La contradiction fondamentale est déterminée par le mode de production capitaliste, sa forme de propriété et de contrôle des moyens de production, le niveau de développement des forces productives et la nature des biens et services qui sont produits.<sup>66</sup> Devant ce souci de l'invisibilité de la classe ouvrière, le Comité d'action politique présente une analyse simplifiée de la nature de l'exploitation au sein du système capitaliste où les capitalistes possèdent les moyens de production et exploitent les travailleurs, ceux-ci vendant leur force de travail.<sup>67</sup> On affirme également que l'État capitaliste possède les appareils répressifs (police), les appareils idéologiques (information, école, etc.) et les appareils administratifs (taxes) auxquels doivent se soumettre l'ensemble de la classe ouvrière impuissante.<sup>68</sup> Il y a certainement au sein de ce discours des revendications de nombreux droits, mais ceux-ci concernent d'abord les travailleurs, il s'agit d'une lutte des classes et le caractère spécifique de l'oppression des femmes n'est tout simplement pas abordé. On revendique le droit à l'autodétermination, c'est-à-dire à la possibilité de choisir son statut politique selon la volonté de la majorité des classes populaires. Unité de pensée, unité d'action et unité d'organisation sont les mots d'ordre de *En Lutte!*, mais malgré une mise en valeur d'une action vigoureuse et soutenue qui atteint largement l'opinion publique et de la nécessité pour toute forme d'organisation d'être souple et efficace, les femmes n'y sont même pas mentionnées.<sup>69</sup> Aucune

---

<sup>65</sup> GAGNON, Madeleine, « Les enjeux de notre lutte », dans *Chroniques*, Montréal, s.n., no 1, janvier 1975, p. 6-7.

<sup>66</sup> *Mobilisation, Début d'un mouvement socialiste à Montréal*, Montréal, Mobilisation, 1973, p. 5.

<sup>67</sup> Comité d'action politique, *La nécessité d'une organisation politique des travailleurs*, Montréal, Les Comités, 1972, p. 7.

<sup>68</sup> *Ibid.*, p. 31.

<sup>69</sup> *En Lutte! Le Québec a le droit de choisir*, Montréal, L'Organisation, 1980, p. 47-51.

distinction n'est faite quant à l'exploitation des hommes et des femmes, puisque selon l'analyse en arrière-plan, cette exploitation naît et meurt avec le capitalisme.

*Révolution socialiste et libération nationale*

Si l'aspect fondamental de la lutte pour la dictature du prolétariat doit nécessairement passé par une révolution socialiste, la question de la libération nationale doit également être posée au sein de tous les mouvements de gauche au Québec au cours des années 1970. Le marxisme de *Parti Pris* par exemple avait pour matrice le concept de décolonisation, étant plus imprégné de nationalisme québécois que de références à Marx.<sup>70</sup> La lutte nationale est ainsi directement insérée dans l'appareil conceptuel de la lutte des classes. Le Québec est posé économiquement et socialement dans le système continental nord-américain et la bourgeoisie québécoise est analysée comme étant dépossédée du contrôle structurel des secteurs primaires et secondaires face aux monopoles de l'impérialisme américain.<sup>71</sup> La question nationale ne fait cependant pas l'unanimité parmi les socialistes de l'époque comme en font preuve les ex-membres de la revue Gilles Bourque et Gilles Dostaler qui demeure sceptiques quant au nationalisme de gauche, un courant politique qui sous des formes multiples tend à faire de l'indépendance du Québec une condition essentielle du socialisme québécois.<sup>72</sup> Selon ces deux auteurs, cette position confond la lutte pour l'égalité des peuples, qui devrait être partie intégrante de tout projet socialiste, avec la revendication programmatique spécifique et par définition conjoncturelle d'une forme particulière de l'État.<sup>73</sup> Dans ce débat idéologique de la place qui doit prendre la question de l'indépendance ou de l'autodétermination du Québec dans le projet socialiste, il n'est aucunement question des enjeux de cette lutte pour les femmes. D'aucune façon cherche-t-on à inclure la question de la libération des femmes à celle de la libération nationale ou à analyser l'une en fonction de l'autre. Non

---

<sup>70</sup> MILOT, Pierre, *loc. cit.*, p. 79.

<sup>71</sup> *Ibid.*, p. 81.

<sup>72</sup> BOURQUE, Gille et DOSTALER, Gilles, *Socialisme et indépendance*, Montréal, Boréal Express, 1980, p. 28.

<sup>73</sup> *Ibid.*

seulement la perspective féministe est-elle ignorée, mais la voix des femmes est complètement absente dans plusieurs mouvements socialistes. Malgré son entreprise sémiologique de « déconstruction de l'idéologie agissante » en vue « d'ébranler l'appareil déformant de la culture, lui-même relié à l'hygiène de l'appareil proprement politique »<sup>74</sup>, la revue *Stratégie* ne propose aucune analyse concrète de l'oppression des femmes ou discours de libération. En se radicalisant politiquement, la revue se rapproche progressivement de la culture nationale et de la question nationale<sup>75</sup>, mais ne s'intéresse jamais à l'oppression spécifique des femmes et à l'élaboration d'un projet de libération.

*De la subordination à la marginalité vers la révolte*

Charles Gagnon affirmait en 1968 que « cette Amérique du Nord fasciste et décadente, fasciste parce que décadente, nous la détruirons »<sup>76</sup>, proposant une lutte de libération populaire pour mettre terme à la dépendance, la dépossession et la dépersonnalisation.<sup>77</sup> Il suscitait la collaboration entre tous les peuples opprimés de l'Amérique du Nord afin de décupler les forces du mouvement sans pour autant que ces groupes perdent leur autonomie. Sa compréhension de la lutte reste toutefois bien ancrée dans les analyses marxistes orthodoxes de l'exploitation de la classe ouvrière. Il y a oppression selon la classe, mais pas spécifiquement en fonction du sexe. Cette interprétation suivra Gagnon bien après le FLQ lorsqu'il participera activement au mouvement maoïste dans les années 1970.

Plus que subordonnée, la question de la libération des femmes est complètement marginale pour la revue *Socialisme/Socialisme québécois* alors que le sujet n'est abordé spécifiquement qu'une seule fois au cours de l'existence de la revue. En effet, seule une interview avec une féministe marxiste française du nom d'Andrée Michel est présentée en 1964. Elle soutient que la lutte socialiste présuppose l'obtention du droit des femmes et déplore le drame selon elle des partis de gauche qui cherche toujours à défendre une idéologie

---

<sup>74</sup> MILOT, Pierre, *loc. cit.*, p. 145.

<sup>75</sup> *Ibid.*, p. 185.

<sup>76</sup> GAGNON, Charles, *Feu sur l'Amérique: écrits politiques*, Montréal, Lux, vol. 1, 2006, p. 132.

<sup>77</sup> *Ibid.*, p. 102.

plutôt que de se concentrer sur les luttes immédiates.<sup>78</sup> Elle s'attaque également aux influences persistantes en France de Proudhon qui affirmait de la femme que « ce qu'on appelle son émancipation est la même chose que sa prostitution. »<sup>79</sup> Les femmes se heurtent à l'indifférence et à l'hostilité de la gauche qui ne s'est pas débarrassée des préjugés inculqués par la bourgeoisie. C'est pourquoi, les femmes doivent selon elle s'organiser en sous-groupes pour faire valoir leurs droits. Il s'agit sans aucun doute d'un article pertinent afin de présenter une perspective marxiste de l'oppression des femmes, mais son isolement au sein de la revue dénote d'un manque d'intérêt évident pour la question de la libération des femmes qui est en définitive absente du discours socialiste de la revue, prouvant ironiquement les propos de la féministe interviewée.

Avec le temps toutefois, il est possible de constater que les enjeux reliés aux femmes deviennent trop importants au Québec pour être complètement ignorés par la gauche québécoise. C'est ainsi que le Parti communiste ouvrier affirme que « l'ensemble de la classe ouvrière de toutes les nationalités du pays, ainsi que les multiples nationalités opprimées, les femmes travailleuses et ménagères, les couches populaires et les petits producteurs, fermiers, pêcheurs; tous ont intérêt à renverser le régime des profits. »<sup>80</sup> On y affirme que la façon la plus efficace et la plus rapide pour la libération du peuple est le regroupement de toutes les forces en opposition à la bourgeoisie canadienne. Malgré la reconnaissance d'un mépris du pouvoir canadien à l'égard des femmes et du fait qu'il n'existe selon eux aucune garantie fondamentale quant à l'égalité dans la charte<sup>81</sup>, le discours de libération des femmes est submergé par la lutte visiblement plus importante que doit entreprendre la classe ouvrière pour détrôner la bourgeoisie.

Si les femmes se sont tranquillement taillées une place au sein des mouvements de la gauche révolutionnaire à la suite de nombreux efforts, il

---

<sup>78</sup> MICHEL, Andrée, « La gauche et les femmes », dans *Socialisme/Socialisme québécois*, Montréal, Coopérative des éditions socialistes, no 3 et 4, hiver 1964, p. 96.

<sup>79</sup> *Ibid.*, p. 98.

<sup>80</sup> Parti communiste ouvrier, district de Québec, *Contre la constitution : pour un véritable mouvement national québécois*, Montréal, La Forge, 1982, p. 15.

<sup>81</sup> *Ibid.*, p. 8.



leur a été tout de même impossible de progresser dans certains groupes, ce qui a forcé les féministes à pousser plutôt en faveur d'organisations autonomes. Un bel exemple de l'éclatement causé par les féministes s'est produit au sein du groupe *En Lutte!* alors qu'il y a eu une « révolte des femmes » pour reprendre les mots de Charles Gagnon. Manifestation évidente de l'incapacité du groupe à transformer sa position face aux luttes féministes, Gagnon affirme en 1981 que la tâche principale du mouvement est d'entraîner les femmes dans l'action révolutionnaire, sans plus. Il rappelle que l'oppression des femmes est un phénomène propre à la société des classes suivant cette même perspective analytique que proposait Engels. Il critique également le féminisme qui se limite à la lutte des femmes pour la défense des droits démocratiques.<sup>82</sup> Gagnon souligne que l'organisation de masse des femmes n'est pas condamnée dans l'absolu, mais que ce n'est pas la tâche des communistes d'en faire une priorité, puisque la priorité numéro un du groupe *En Lutte!* est la formation de l'avant-garde.<sup>83</sup> Symbole d'une incapacité fondamentale de l'idéologie maoïste à promouvoir la lutte de la libération des femmes, *En Lutte!* représente adéquatement la secondarisation que prend d'ordre général cette lutte au sein de la pensée socialiste. Cette inaptitude à faire de la libération des femmes un enjeu réellement fondamental de la révolution socialiste aura eu pour effet de mener à l'abandon des groupes de gauche révolutionnaire de la part de plusieurs féministes.

#### Conclusion: Un sexe subordonné, une lutte subordonnée

À la suite du dur coup porté à la gauche révolutionnaire lors de la Crise d'octobre en 1970, celle-ci est néanmoins toujours bien vivante et demeure active sur la scène intellectuelle québécoise. Que ce soit le persistant Parti communiste, le nouveau mouvement maoïste ou les alternatives marxistes et autres groupes qui trouvent leur place, la gauche n'abandonne pas facilement son projet de révolution socialiste pour le Québec. Inévitablement

---

<sup>82</sup> GAGNON, Charles, *Feu sur l'Amérique: écrits politiques*, Montréal, Lux, vol. 2, 2006, p. 314-315.

<sup>83</sup> *Ibid.*, p. 316.

affecté par les tendances de l'époque, l'ensemble de ces mouvements se retrouvent confrontés à la question de la libération des femmes alors que le féminisme gagne en importance partout en Occident. Si certains groupes sont plutôt réticents à l'intégration de la lutte féministe, d'autres manifestent un réel intérêt pour la libération des femmes. Les interprétations de l'oppression des femmes mises de l'avant sont fortement influencées par l'analyse de Friedrich Engels et de sa critique de la famille. Si l'institution de la famille doit être éliminée pour plusieurs, il est d'autant plus important de reconnaître la double exploitation des femmes, selon leur sexe et selon leur classe. Les femmes sont exploitées non seulement en tant qu'ouvrières au sein du capitalisme, mais également en tant que femmes au sein du patriarcat. S'il s'agit de l'analyse fondamentale de ces groupes, il n'en demeure pas moins que de nouvelles perspectives sont explorées, notamment au sein de la revue *Chroniques* dans laquelle certaines auteures entretiennent visiblement des affinités avec les théories postmodernistes qui se propagent à l'époque. Néanmoins, ce portrait de la libération des femmes au sein du discours de la gauche révolutionnaire québécoise ne représente pas la position majoritaire des groupes socialistes des années 1970. Les femmes sont certes encouragées à se joindre au projet révolutionnaire, mais leurs visées proprement féministes ne sont que secondaires. S'inspirant plus souvent qu'autrement d'analyses dans lesquelles l'oppression des femmes naît du système capitaliste lui-même, le simple renversement de ce système par une révolution socialiste agirait telle une baguette magique et permettrait la libération des femmes tout comme celle du prolétariat en général. La libération des femmes figure bel et bien au sein de quelques discours socialiste, mais la règle général consiste tout de même à la secondariser à la lutte de la classe ouvrière.

En définitive, la gauche révolutionnaire québécoise des années 1970 essaie parfois d'inclure la libération des femmes à son discours, mais plus souvent qu'autrement, celle-ci demeure une préoccupation subordonnée à la libération du prolétariat. Il est néanmoins possible de constater une progression au début des années 1980 alors que les questions de

l'avortement<sup>84</sup> et de la présence des femmes en politique<sup>85</sup> entre autres acquièrent une plus grande importance dans les discussions socialistes. Que ce soit au sein de groupes socialistes ou à l'extérieur de ceux-ci, les féministes ont fait leur place afin de mettre de l'avant des revendications parfois modérées, parfois radicales. Après tout, « on ne tient pas longtemps dans la misère et le mépris un peuple en éveil. »<sup>86</sup>

**Alexandre Paquet** est présentement dans sa deuxième année de maîtrise en histoire à l'Université d'Ottawa, où il également complété ses études de premier cycle en histoire avec une mineure en études des femmes. Pour sa thèse de maîtrise, il est intéressé aux transformations du discours féministe japonais dans un contexte spécifique et mondial. Plus spécifiquement, il cherche à démontrer que ce discours s'inspire des cadres analytiques de la nouvelle gauche dans son approche déconstructiviste de la modernité, du genre et du capitalisme.

**Alexandre Paquet** is presently in his second year of his MA in history at the University of Ottawa, where he also completed his BA in history with a minor in women's studies. For his thesis, he is interested in the transformations of the feminist discourse of Japan specifically in a world context. More specifically, it seeks to demonstrate that this discourse inspired the analytical framework of the new left in its deconstructivist approach to modernity, gender, and capitalism.

---

<sup>84</sup> GALIPEAU, Johanne, « Avortement : choisir la qualité de vie », dans *Mouvement socialiste*, Montréal, Comité national d'information, vol 5, no 1, janvier-février 1986, p. 3.

<sup>85</sup> BERTHELOT, Michèle, « Le pouvoir des patrons et les privilèges des hommes », dans *Mouvement socialiste*, Montréal, Comité national d'information, vol 5, no 1, janvier-février 1986, p. 8

<sup>86</sup> FLQ, *loc. cit.*, p. 16.